

## KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012) et *Perdre le Nord* (2013). Elle a également commencé une nouvelle série de romans, écrite avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011) et *Code* (XO Éditions, 2013), les trois premiers tomes, mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :  
[www.facebook.com/kathyreichsbooks](http://www.facebook.com/kathyreichsbooks)  
[www.twitter.com/KathyReichs](http://www.twitter.com/KathyReichs)  
[www.kathyreichs.com](http://www.kathyreichs.com)  
 LaffontCanada



SUBSTANCE SECRÈTE

DU MÊME AUTEUR  
*CHEZ POCKET*

DÉJÀ DEAD  
PASSAGE MORTEL  
MORTELLES DÉCISIONS  
VOYAGE FATAL  
SECRETS D'OUTRE-TOMBE  
OS TROUBLES  
MEURTRES À LA CARTE  
À TOMBEAU OUVERT  
ENTRE DEUX OS  
TERREUR À TRACADIE  
LES OS DU DIABLE  
L'OS MANQUANT

KATHY REICHS

SUBSTANCE  
SECRÈTE

Traduit de l'américain par Viviane Mikhalkov

ROBERT LAFFONT

Titre original :  
FLASH AND BONES

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2011, Temperance Brennan L.P.,  
© 2012, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-266-24595-1

*Pour Declan Rex Reichs,  
Né le 1<sup>er</sup> juillet 2010*



## Chapitre 1

Quand je repense à cette semaine de courses, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est la pluie. Des trombes d'eau, tous les jours ou presque. D'accord, on était au printemps, mais quand même. Des orages pareils, on n'avait jamais vu ça.

En fin de compte, c'est Summer qui m'aura sauvé la vie.

Je sais. Ça fait bizarre.

Voici comment les choses se sont passées.

Les nuages noirs et boursoufflés demeuraient suspendus sur nos têtes sans encore déverser leur pluie.

Coup de pot, vu que j'avais passé la matinée à déterrer un cadavre.

Occupation macabre, direz-vous. Ça fait juste partie du boulot. Du mien, en l'espèce, puisque je suis anthropologue judiciaire. Ma tâche consiste à récupérer et analyser les morts les moins ragoûtants, ceux dont la dépouille est calcinée, momifiée, mutilée, démembrée, décomposée, voire réduite à l'état de squelette.

OK. Ma cible aujourd'hui n'était pas vraiment un cadavre. Plutôt des morceaux de corps oubliés.

Pour faire court : l'année dernière, à l'automne, une femme au foyer a disparu de chez elle, dans le comté Cabarrus, en Caroline du Nord. Région rurale, s'il en est. Et voilà que la semaine dernière, alors que je me

trouvais à Hawaï pour des vacances à temps partiel, un camionneur a reconnu l'avoir étranglée puis enterrée dans une sablière.

Les flics du coin s'y sont précipités, pelles en mains.

Les os, regroupés dans un carton estampillé «com-pote de pommes Mott», ont été livrés au service qui m'emploie, à savoir : le Bureau du médecin examinateur du comté de Mecklenburg.

Hier, toute rayonnante encore de mon bronzage hawaïen, j'ai commencé l'analyse. L'inventaire du squelette a fait apparaître qu'il manquait l'os hyoïde, la mâchoire inférieure et toutes les incisives et canines supérieures.

Pas de dents, donc pas d'identification dentaire possible. Pas d'hyoïde, donc pas de preuve de strangulation.

Mon patron, Tim Larabee, médecin examinateur du comté de Mecklenburg, m'a demandé d'aller faire un tour à la sablière.

D'habitude, ça me fout en rogne de devoir réparer les conneries des autres. Aujourd'hui, j'étais plutôt de bonne humeur.

J'ai récupéré sans problème les quelques éléments manquants et les ai fait transporter au MCME de Charlotte, avant de reprendre la route pour rentrer chez moi. Au programme : m'offrir une douche, prendre une bouchée, vu qu'il était déjà deux heures moins dix, et m'accorder un moment d'intimité avec mon chat.

Mon t-shirt trempé de sueur me collait à la peau. Ma queue-de-cheval n'était plus qu'un souvenir. J'avais du sable plein les cheveux et jusque dans mes sous-vêtements. Ce qui ne m'empêchait pas de chanter *White and Nerdy*, d'Al Yankovich. Pourquoi ? Parce que j'avais regardé une vidéo sur YouTube, et que je ne pouvais plus me sortir cet air de la tête.

Au moment où je débouchais sur l'I-85 en direction du Sud, ma Mazda a été bousculée par une rafale de vent. Pas très rassurée, j'ai jeté un coup d'œil au ciel. Et du pouce, j'ai allumé la radio.

Sur NPR, fin d'une interview de W.S. Merwin, le poète américain, par Terry Gross. Ces deux-là se fichaient bien des conditions atmosphériques dans lesquelles je roulais.

Normal, l'émission était enregistrée à Philadelphie, à huit cents kilomètres de Dixie.

Terry s'est lancé dans un panégyrique du prochain invité, censé accrocher les auditeurs. Son nom ? Incompréhensible.

*Bip! Bip! Bip!*

*Bulletin d'alerte du Service de météorologie nationale : plusieurs régions de Caroline du Nord sont concernées, notamment celles situées au pied des montagnes et plus particulièrement les comtés de Mecklenburg, Cabarrus, Anson, Stanly et les Union Counties. D'importants orages sont à prévoir dans l'heure à venir, accompagnés de précipitations allant de trois à neuf centimètres. Risque élevé d'inondation subite. Les conditions atmosphériques actuelles sont favorables à la formation de tornades. Pour plus d'informations, restez branchés sur cette station.*

*Bip! Bip! Bip!*

J'ai resserré les doigts autour du volant et accéléré. Cent vingt kilomètres-heure. Risqué dans une zone limitée à 100, mais je voulais être rentrée chez moi avant le déluge.

Un moment plus tard, nouvelle interruption de l'interview. Cette fois, signalée par un *whoop-whoop* étouffé.

Coup d'œil à la radio.

*Whoop!*

Imbécile que tu es, regarde dans ton rétroviseur !

La police, collée à mon pare-chocs.

Agacée, je me suis arrêtée sur le bas-côté et j'ai baissé ma vitre. Le flic s'est approché, je lui ai tendu mon permis.

— Docteur Temperance Brennan ?

— Vous avez un nom pire que celui-là à me proposer ?

Petite plaisanterie que j'ai assortie d'un sourire censé apaiser le courroux de Jeannot la Loi. Mais qui l'a laissé de marbre.

— Ça ne sera pas nécessaire, a-t-il dit en désignant mon permis.

Je l'ai dévisagé d'un air perplexe. Grand, mince, dans les vingt, trente ans, avec une moustache juvénile qui ne promettait pas d'être plus fournie un jour. R. Warner, proclamait l'insigne sur sa poche-poitrine.

— La police de Concord a reçu du ME de Mecklenburg la demande de vous intercepter et de vous rediriger sur une autre destination.

— Larabee a envoyé les flics à ma recherche ?

— Oui, m'dame. Vous veniez juste de partir du site quand j'y suis arrivé.

— Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas appelée directement ?

— Apparemment, il n'arrivait pas à vous joindre.

Évidemment ! J'avais laissé mon iPhone dans la voiture pendant l'excavation pour éviter que du sable s'in-filtre à l'intérieur.

— Très bien. Mon téléphone est dans la boîte à gants, je vais écouter les messages. (À quoi bon inquiéter Warner.)

— Bien, m'dame.

Trois appels en absence, annonçaient les chiffres sur le petit écran. Tous de Larabee. Le premier disait : « Longue histoire, je te raconterai à ton retour. Selon un rapport de la police de Concord, un corps a été trouvé dans la décharge de Morehead Road. Chapel Hill veut qu'on s'en occupe. J'ai les mains dans le sang jusqu'au coude. Puisque tu es dans le secteur, tu veux bien faire un tour là-bas pour voir de quoi il retourne ? Joe Hawkins va faire le détour lui aussi, avec le fourgon. Au cas où il y aurait effectivement quelque chose pour nous. »

Deuxième message identique au premier. Pareil pour le troisième. Juste plus laconique et finissant par : « T'es une championne, Tempe ! »

Une championne qui n'avait plus du tout la forme à l'idée d'inspecter une décharge sous une pluie torrentielle.

— M'dame, faudrait vous dépêcher. Ça ne va plus tarder à tomber.

— Je vous suis. (Sur un ton des moins enthousiastes.)

Warner s'en est retourné à sa voiture et s'est faufilé au milieu du trafic à grand renfort de *whoop-whoop*. J'ai enclenché la marche avant en maudissant intérieurement Larabee, Warner et la décharge.

Sur la I-85, circulation exceptionnellement intense pour un jeudi en milieu de journée.

Près de Concord, la rampe de sortie sur le boulevard Bruton Smith était carrément transformée en stationnement.

Le petit détour demandé par Larabee allait virer au cauchemar.

La décharge de Morehead Road jouxte l'arrière du Charlotte Motor Speedway, circuit automobile d'une grande importance dans le déroulement des courses en NASCAR.

Des courses devaient justement s'y tenir ce week-end et le suivant. La presse locale en avait long à dire sur le sujet, et les radios et télévisions nationales n'étaient pas en reste. Même moi, je savais que les qualifications du lendemain allaient déterminer quels pilotes auraient le bonheur de participer à la course de samedi, l'All-Star Race.

Pour cette semaine de courses, on attendait deux cent mille fans à Charlotte. À en juger par l'océan de 4x4, caravanes, pick-up et berlines, une bonne partie d'entre eux étaient déjà arrivés.

Warner a emprunté le bas-côté et doublé tout le monde. J'ai suivi, sous le regard torve des automobilistes englués dans ce bouchon comme dans du ciment.

Gyrophare en action, nous avons slalomé le long du boulevard Bruton Smith au beau milieu de ce chaos, puis dépassé la piste de course, le circuit en terre et les millions de fastfoods.

Des deux côtés, une foule de gens tatoués en débardeurs avec des bébés, des caisses de bières, des glacières

et des radios. À l'abri sous des tentes de fortune, des vendeurs de souvenirs derrière leurs tables pliantes.

Warner a fait le tour du circuit en suivant la géométrie surréaliste de ses boucles, a tourné plusieurs fois et continué tout droit jusqu'à un stop au niveau d'une petite bâtisse qui avait dû être bleue dans une vie antérieure. Au-delà, une série de monticules rappelant étrangement une chaîne de montagnes sur la planète Mars.

Un homme a émergé du bâtiment et remis à Warner un casque jaune et un gilet orange fluo, puis il a désigné une route qui montait, recouverte de gravier.

Des camions nous doublaient dans les deux sens, et le grondement des moteurs de ceux qui escaladaient la colline couvrait tout. Warner a attendu qu'on me remette une tenue de sécurité avant d'entamer l'ascension.

Au sommet, la route était plate. J'ai repéré trois hommes près d'un énorme camion à ordures. Deux d'entre eux portaient des combinaisons. Le troisième, en pantalon noir et chemise noire à manches longues passée sur un t-shirt blanc, n'était autre que Joe Hawkins, ce vieil enquêteur du MCME que j'avais quitté à peine une heure plus tôt, à la sablière. Tous les trois arboraient un gilet et un casque identiques à ceux posés à côté de moi sur le siège du passager.

Warner s'est garé près du camion à ordures. Je me suis rangée à côté de lui.

Les hommes m'ont regardée descendre de voiture, enfiler le gilet et me coiffer du casque.

Fouiller la merde, rien de tel pour agrémenter l'état d'hygiène dans lequel je me trouvais déjà.

— Faudrait qu'on arrête de se retrouver comme ça ! m'a lancé Joe.

— Weaver Molene, a déclaré le plus âgé des deux autres, un gars rougeaud et en sueur, boudiné dans sa combinaison.

Vu les demi-lunes noires sous ses ongles, j'aurais volontiers fait l'impasse sur la poignée de main, mais je ne voulais pas être mal élevée.

— Temperance Brennan.

— C'est vous, le coroner ? a-t-il demandé.

— Non, je travaille pour le médecin examinateur.

Molene a présenté son compagnon : Barcelone Jackson, un type très mince et très noir. Et surtout très, très stressé.

— Avec Jackson, on travaille pour la société qui dirige la décharge.

— C'est impressionnant, la quantité de déchets !

— Le site a une capacité de plus de deux millions et demi de mètres cubes, a expliqué Molene en s'épongeant le visage avec un mouchoir quelque peu défraîchi. C'est sacrément étonnant que Jackson soit tombé sur le seul mètre carré qui contienne un cadavre. Mais peut-être qu'y en a d'autres ailleurs. Qui sait, des douzaines encore là-dessous ?

Jusque-là, Jackson avait gardé les yeux baissés sur ses bottes. Aux derniers mots de Molene, il les a relevés brièvement.

— Dites-moi ce que vous avez trouvé, monsieur.

La question s'adressait à Jackson, c'est Molene qui a répondu.

— Vaut probablement mieux qu'on vous montre. Et vite ! (Fourrant son mouchoir dans sa poche.) L'orage se rapproche.

Il est parti à une allure dont je ne l'aurais pas cru capable, étant donné son volume. Jackson a trottiné à sa suite. Je me suis mise dans la file, en regardant bien où je mettais les pieds sur ce terrain inégal. Warner et Hawkins ont fermé la marche.

J'ai déjà procédé à des excavations dans des décharges. L'eau de toilette *Décomposition* n'a plus de secret pour moi. C'est un délicat mélange de méthane et de dioxyde de carbone, relevé d'un soupçon d'ammoniaque, de sulfure d'hydrogène, d'azote et de chlorure d'hydrogène. Sans oublier la pincée de monoxyde de carbone, pour pimenter le tout. Je me suis donc préparée à une puanteur insoutenable. Tout à fait inutilement.

Bravo pour la gestion des odeurs, les gars. Ou peut-être bravo, mère Nature.

Le vent soulevait les déchets et les emportait dans des tourbillons d'un bout à l'autre du paysage, petits cyclones d'emballages en cellophane, de sachets en plastique et de bouts de papier.

Le trajet nous a fait longer toute la partie de la décharge en activité, puis descendre une pente et contourner une série de zones apparemment fermées. Les monticules les plus anciens étaient recouverts d'herbe au sommet.

Marche effectuée au son de plus en plus faible des grondements de camions, remplacés par les vrombissements de plus en plus stridents des voitures de course au moteur bien réglé. Ma déduction ? Le circuit devait se trouver sur notre droite, juste de l'autre côté du monticule.

Au bout de dix minutes, Molene s'est arrêté au pied d'une petite colline à la pointe tronquée et plus ou moins verdissante, en raison de l'herbe rare qui poussait au sommet. Le flanc en face de nous était traversé de sillons et piqué de creux, comme les dunes du désert ravinées par des éternités de vent.

Molene a dit quelque chose que je n'ai pas compris, concentrée que j'étais sur la stratigraphie livrée à ma vue.

À la différence des roches métamorphiques composées de grès ou de schiste, ce monticule était constitué d'un empilement de Pontiac aplaties, de matelas Posturepedic, de bouteilles de Pepsi et de boîtes écrasées : Pop-Tarts, Pringles, Pampers.

Molene a montré du doigt un cratère au milieu d'une couche marron-vert à deux mètres cinquante au-dessus de nos têtes, puis un objet au pied du monticule, à environ deux mètres de distance. Son explication s'est perdue dans le fracas du tonnerre.

Sans importance. Il était clair que le « macchabée » découvert par Jackson avait chuté de là-haut. Délogé de son emplacement par l'orage de la veille, selon toute évidence.

Je me suis accroupie près du truc en question. Warner et Hawkins, qui s'étaient rapprochés, sont restés debout. Jackson a gardé ses distances.

L'objet de toute notre attention : un tambour d'environ cinquante centimètres de diamètre sur soixante-quinze de hauteur, et son couvercle qui pendait sur le côté.

— On dirait une sorte de barrique en fer, ai-je dit sans relever les yeux. C'est trop rouillé pour qu'on puisse déchiffrer la marque ou un logo.

— Retournez-le, a crié Molene. C'est nous qui l'avons mis comme ça avec Jackson. Pour protéger le contenu.

J'ai essayé. Ça pesait un âne mort.

Hawkins s'est accroupi. En y mettant toutes nos forces, nous avons réussi à redresser le tambour.

À l'intérieur, une masse sombre.

Je me suis penchée. Au milieu de ce noir, une tache pâle en suspension, semblait-il. Difficile de bien voir dans ces ténèbres d'avant l'orage qui effaçaient tous les détails.

J'étais en train de sortir ma torche quand un éclair a strié le ciel.

Dans la brillance subite, une main humaine est apparue. Puis s'est fondue dans le noir.